

De la contestation à la réconciliation : le cas de la murale Grandin à Edmonton

Nathalie Kermoal

Volume 41, Number 1, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037553ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037553ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada)

ISSN

0315-9906 (print)

1918-4778 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kermoal, N. (2016). De la contestation à la réconciliation : le cas de la murale Grandin à Edmonton. *RACAR : Revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, 41(1), 42–46. <https://doi.org/10.7202/1037553ar>

De la contestation à la réconciliation : le cas de la murale Grandin à Edmonton

Nathalie Kermoal

Nathalie Kermoal est professeure titulaire et directrice du Rupertsland Centre for Métis Research, Faculté des études autochtones, University of Alberta.
—nathalie.kermoal@ualberta.ca

Edmonton, automne 2011. En tant qu'historienne et doyenne intérimaire de la Faculté des études autochtones de l'Université d'Alberta, je suis invitée à me joindre à un groupe mandaté pour réfléchir sur l'avenir d'une murale située dans une station du LRT (Light Railway Transport) d'Edmonton. Alors que l'œuvre semble avoir laissé dans l'indifférence les citoyens de la ville albertaine pendant plus de deux décennies, elle se trouve soudainement au cœur d'une controverse liée au scandale des pensionnats autochtones. Le sujet, fort délicat, suscite de vives émotions.

Flash back. Le 12 octobre 1990, la mairesse d'Edmonton Jan Reimer inaugure l'œuvre en question, commissionnée par la ville, et connue sous le nom de murale Grandin. Créée par l'artiste franco-albertaine Sylvie Nadeau pour répondre à une commande de l'organisme Francophonie jeunesse de l'Alberta (FJA), elle se veut alors une marque d'amitié envers les francophones de l'Al-

berta, mais aussi envers les Québécois, à une époque où les relations avec le Québec sont tendues.¹ La fresque est ainsi investie d'un rôle identitaire et mémoriel.

En 1990 comme en 2011, les groupes minoritaires autochtones et francophones se perçoivent comme des victimes des politiques d'assimilation des gouvernements. À travers l'interprétation de la fresque, chaque groupe espère rendre visibles des pans de l'histoire de l'Ouest canadien qui demeurent invisibles aux yeux de la majorité albertaine et, ultimement, aux yeux des minorités autochtones et francophones canadiennes. Histoire et mémoire, ici, s'entrechoquent. Dans la mesure où l'immuabilité de l'histoire n'existe pas, à la lumière de ce que nous savons sur les pensionnats autochtones, la controverse autour de la murale Grandin était inévitable. Ce texte propose de relater l'histoire contestée de cette fresque urbaine et d'analyser le processus de réconciliation qui a permis d'apaiser la polémique.

La controverse

La murale Grandin est constituée de trois larges panneaux situés sur le mur ouest de la station Grandin du LRT. Elle a pour objet l'œuvre missionnaire d'une des figures les plus charismatiques de l'histoire de l'Ouest et de l'Alberta : l'évêque Vital Grandin. Située en plein cœur de l'ancien quartier francophone de la ville, l'œuvre perpétue et rend visible la présence francophone dans une province très majoritairement anglophone.

La controverse qui éclate en 2011 touche principalement le premier panneau dans lequel, à côté du portrait de Grandin, une sœur Grise tient un enfant autochtone dans ses bras. | fig. 1 | Au second plan, un groupe d'Autochtones anonymes sont dirigés vers une tente par un membre du clergé, alors qu'à l'arrière-plan, on aperçoit un bâtiment, un hôpital servant aussi d'orphelinat, que d'aucuns pourraient prendre pour un pensionnat. Sur la plaque accompagnant la murale, on peut

1. Maurice Vincent, «Le dévoilement de la murale approche», *Le Franco-Albertain*, 6 juillet 1990, p. 8.

lire que Grandin est un pionnier et qu'avant son arrivée, l'Ouest était un vaste désert.

C'est une lettre ouverte publiée dans le *Edmonton Journal*, en février 2011, qui met le feu aux poudres. L'auteur, un étudiant de l'Université de l'Alberta, sensibilisé au sort des Autochtones dans les pensionnats, s'interroge sur le message qu'envoie la murale aux usagers du LRT: «The residential school system might be dead, but the Grandin mural continues to sing its praises in the heart of Edmonton».² Les réactions ne tardent pas. L'historienne franco-albertaine Juliette Champagne rétorque dans le même journal, mettant l'accent sur les services que Grandin et les diverses congrégations religieuses ont rendus aux Autochtones, surtout dans le domaine de la santé et de l'éducation à une époque où certains d'entre eux devaient compter sur la charité chrétienne pour survivre.³ L'artiste Sylvie Nadeau riposte à son tour, en précisant que l'œuvre

is not about a woman with a crucifix, taking away a child from its parents. It's about the love, the caring and compassion for the smaller of us, protecting and helping to be part of that. This is the spirit in which I painted this Grey Nun and the child she is holding. The child is at peace and content.⁴

Ainsi, la murale, malgré elle et malgré les intentions louables de l'artiste,

est devenue un lieu de contestation politique où des enjeux historiques deviennent manifestes.

À l'automne 2011, en réaction à la controverse entourant la murale Grandin, le bureau autochtone de la ville d'Edmonton met sur pied un groupe de travail composé de représentants des communautés autochtones (incluant des survivants et des aînés), francophones (des membres de FJA et de l'Association canadienne-française de l'Alberta, ACFA) et anglophones (des représentants du Conseil des arts d'Edmonton et de l'Université de l'Alberta), afin de déterminer le sort de la murale. Ayant siégé sur un comité similaire à l'Université de l'Alberta, je suis invitée à me joindre au groupe. En tant que francophone impliquée dans la communauté franco-albertaine et doyenne intérimaire de la Faculté des études autochtones, je me trouve toutefois dans une position délicate. Tirillée, je décide malgré tout d'accepter l'invitation.

Lors de la première réunion, la tension est palpable. Quelques représentants anglophones condamnent sans équivoque la murale Grandin sans pourtant saisir ce qu'elle représente pour la communauté francophone. Du côté francophone, on insiste sur l'importance de reconnaître l'empreinte laissée par les missionnaires, notamment à travers les



Figure 1. Sylvie Nadeau, *Murale Grandin*, 1989, Edmonton. Photo: l'auteure, © Sylvie Nadeau.

institutions qu'ils ont fondées, afin que l'héritage francophone à Edmonton ne soit pas oublié. Les Autochtones, pour leur part, relatent surtout leurs expériences dans les pensionnats. Ils voient dans la murale une histoire coloniale qui perpétue une version limitée de l'histoire albertaine. Les francophones se disent troublés par les événements et éprouvent de la difficulté à comprendre pourquoi FJA et la murale se retrouvent sur le banc des accusés. Pour quelques membres du comité, dont une survivante des pensionnats, la murale doit être démontée. L'image qu'elle renvoie est devenue intolérable pour

2. Mustafa Farooq, «Mural at LRT Station Offensive, Rider Says», *Edmonton Journal*, 12 février 2011, <http://religiouschildabuse.blogspot.ca/2011/03/edmonton-mural-celebrates-catholic.html>.

3. Juliette Champagne, «Grandin Deserves a Mural», *Edmonton Journal*, 17 février 2011, <http://religiouschildabuse.blogspot.ca/2011/03/edmonton-mural-celebrates-catholic.html>.

4. Sylvie Nadeau, «Grandin Mural about Living in Harmony», *Edmonton Journal*, 1 mars 2011, <http://religiouschildabuse.blogspot.ca/2011/03/edmonton-mural-celebrates-catholic.html>.

les anciens pensionnaires et leurs familles, certains refusant même de prendre le LRT. Quoique cette décision ne fasse pas l'unanimité—surtout auprès des francophones—personne n'ose s'y opposer. FJA et l'ACFA auront la délicate tâche d'annoncer la nouvelle à la communauté francophone et à l'artiste Sylvie Nadeau. Je ne suis pas totalement satisfaite de la solution proposée, mais je me résigne. Consciente des enjeux que soulève le débat, j'en arrive à la conclusion que la réconciliation des mémoires blessées s'avère une illusion naïve.

Cette décision est cependant renversée quelques mois plus tard. Sur les conseils d'aînés autochtones et de l'artiste métis Aaron Paquette, le groupe de travail décide de faire marche arrière: la murale restera dans la station de LRT, car la démonter équivaldrait à gommer un pan entier de l'histoire albertaine, même si celle-ci est douloureuse. Il est toutefois décidé de commissionner une seconde fresque, qui retracera 10 000 ans d'histoire autochtone de la région et qui fera pendant à l'œuvre en place. Cette décision nous apaise tous, même les plus fervents opposants à la murale Grandin.

Le 21 mars 2014, alors que la Commission de vérité et de réconciliation est sur le point d'entamer ses dernières journées d'audience à Edmon-



ton, une nouvelle fresque, créée par Aaron Paquette, est installée sur le mur Est de la station. L'élément central | fig. 2 | est constitué d'un bison blanc flanqué de deux loups et de deux ours. Le bison symbolise la paix, le renouveau et l'espoir alors que les loups représentent le lien avec la famille et l'interconnexion entre les êtres vivants. Les ours, pour leur part, jouent le rôle de protecteurs; remplis de lumière d'étoiles et de puissance, ils évoquent la santé et la guérison.

Les corbeaux peints sur les deux autres panneaux | fig. 3 | sont porteurs à la fois d'ombre et de lumière.

L'oiseau-tonnerre, lui, symbolise le changement et le renouveau. En son centre, des pétroglyphes illustrent 10 000 ans d'histoire autochtone sur le territoire. Les œuvres sont flanquées de quatre tambours/roues-médecine, qui appellent à l'action et à la réconciliation.⁵

Quel bilan tirer?

Le passé missionnaire francophone a certes forgé l'Ouest canadien et l'histoire de la francophonie albertaine. Sans lui, l'enracinement des francophones dans la province aurait été impossible. Toutefois, cet héritage

Figure 2. Aaron Paquette, *Murale Grandin*, 2014, Edmonton. Photo: Fish Griwkowsky, © Aaron Paquette.

5. Conseillée par des aînés autochtones, Sylvie Nadeau a ajouté deux roues-médecine aux extrémités de sa murale. Pour de plus amples informations sur le symbolisme de la murale d'Aaron Paquette, voir le site du Conseil des arts d'Edmonton, «Walking Together—the Journey of Aaron Paquette, Sylvie Nadeau, and the Grandin Murals», <http://yegarts.tumblr.com/post/80708942561/walking-together-the-journey-of-aaron-paquette>.

fait aujourd'hui l'objet d'une réinterprétation historique critique qui permet de dépasser les «vérités» établies. En brisant le silence sur les pensionnats, les Autochtones ont ouvert un nouveau chapitre de l'histoire du Canada qui contrevient à la perception que la majorité des Canadiens ont de leur histoire et, dans le cas de la murale Grandin, de l'histoire francophone hors Québec. Les divergences francophones et autochtones dans la compréhension des faits qui balisent un même événement sont ainsi accentuées. Derrière le passé colonisateur et missionnaire, qui fait la fierté des francophones, se cachent des faits peu reluisants et qui ont été, dans certains cas, sciemment occultés. Ne pas le reconnaître équivaut à se voiler la face, à vivre dans le déni.

Grandin a indéniablement été témoin des changements qui ont bouleversé la vie des Autochtones au milieu du XIX^e siècle. En tant qu'observateur, il a dénoncé certaines injustices et n'a pas hésité à protéger et à promouvoir les intérêts des Autochtones dans le cadre de leurs tractations avec le gouvernement et les colons.⁶ Malgré cette sympathie,⁷ Grandin a aussi été un acteur de leurs pertes. Il a participé à la mise en place des institutions canadiennes qui auront pour mission de les assimiler. D'ailleurs, selon Raymond

Huel, son expérience des missions dans l'Ouest canadien l'aurait poussé à revoir sa position sur l'efficacité de l'évangélisation des adultes autochtones. Il a même acquis la conviction qu'il fallait «s'employer à détourner les enfants du mode de vie traditionnel [...] les isoler de leur milieu, leur donner une instruction de base et leur apprendre un métier».⁸ Au-delà des écoles et des orphelinats existants, inspiré par une visite dans une maison de correction de Cîteaux, en France, Grandin a aussi envisagé mettre sur pied des écoles professionnelles où les garçons seraient initiés aux rudiments de l'agriculture, et les filles, aux arts ménagers.⁹ Son lobby auprès du gouvernement fédéral a permis la construction de trois écoles professionnelles dans l'Ouest, dont celle de Saint-Joseph, à Dunbow, près de Calgary, fréquentée par 430 enfants entre 1884 et 1922.¹⁰ Certains pensionnaires y ont subi des sévices sexuels aux mains de Jean L'Heureux, que les Oblats avaient engagé comme recruteur en 1884, et ce, «même s'ils l'avaient auparavant forcé à quitter une de leurs missions pour conduite sexuelle».¹¹ Au-delà des abus, l'insalubrité, la solitude, la tuberculose et la grippe espagnole emporteront 73 des pensionnaires.

Si, pour les francophones de l'Alberta, la murale Grandin évoque l'histoire d'une œuvre fondatrice—d'un

Figure 3. Aaron Paquette, *Murale Grandin*, 2014, Edmonton.
Photo: Fish Griwkowsky, © Aaron Paquette.



moment clé d'un passé commun resté invisible aux yeux de la majorité anglophone—pour la majorité des Autochtones, la glorification de ce passé missionnaire équivaut à revivre une douleur intergénérationnelle qui est au centre de bien des maux vécus au quotidien. Indépendamment de ses bonnes œuvres, les établissements que Grandin a fondés ont laissé de profondes cicatrices et un héritage de traumatismes non résolus transmis de génération en génération, lesquels ont eu un effet profond sur la relation entre les peuples autochtones et les francophones de l'Alberta.

6. *Commission de vérité et de réconciliation, Le Canada, les peuples autochtones et les pensionnats: Ils sont venus pour les enfants*, Winnipeg, Commission de vérité et de réconciliation, 2012, p. 14.

7. Raymond Huel, «Grandin Vital-Justin», *Dictionnaire biographique du Canada*, Toronto, 2000, www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?Biold=40869.

8. *Ibid.*

La murale est devenue, pour les milliers d'Autochtones résidant à Edmonton, une glorification offensante d'un système qui avait pour dessein de détruire leur mode de vie et leurs cultures. Dans la mesure où l'œuvre est accrochée dans un lieu public, la ville d'Edmonton se devait d'agir, de trouver un moyen de naviguer entre les deux interprétations de l'histoire (autochtone et francophone) de ce « lieu de mémoire ».

À travers un travail de sensibilisation, de respect et de compréhension mutuels, le groupe de travail de la murale Grandin a démontré qu'une œuvre d'art controversée exposée dans un lieu public pouvait être reconsidérée et réactualisée. Quoique ce dialogue ait été difficile et parfois tendu, il a permis une

réflexion critique sur l'histoire et ses représentations. Cette remise en question a été, à mon avis, un succès dans la mesure où une solution satisfaisante pour tous a été trouvée. Se débarrasser de la murale Grandin aurait été la solution facile, mais elle n'aurait pas engendré un travail de réconciliation, car l'amertume et le ressentiment auraient certainement primé. Grâce au groupe de travail, les murales de la station Grandin sont aujourd'hui engagées dans un dialogue de part et d'autre de la plateforme du LRT. Ce qu'elles se disent à ce point-ci n'est que partiellement audible. Toutefois, on peut tirer quelques leçons de cette controverse : pour qu'un nouveau dialogue social soit possible, les francophones de l'Alberta (ainsi que les autres Canadiens) doivent apprendre

à faire le deuil d'une certaine conception de leur histoire et de concepts erronés concernant les Autochtones. Collectivement, ils doivent écouter avec empathie, assumer les gestes de leurs prédécesseurs, et prendre conscience qu'ils ont bénéficié des inégalités systémiques endurées par les peuples autochtones. Il faudra en outre qu'ils apprennent à pratiquer la réconciliation au quotidien en établissant et en maintenant des relations respectueuses avec les Autochtones pour poser les bases d'une société plus juste qui doit nécessairement passer par la reconnaissance des apports des Autochtones à la société canadienne. Y manquer équivaldrait à perpétuer une rhétorique coloniale dépassée. ¶

9. *Commission de vérité et de réconciliation*, op.cit., p. 13.

10. Dawn Walton, « In a Grassland Graveyard, Pupils Pay Tribute to Alberta's Long-lost Native Children », *Globe and Mail*, 22 mai 2013, www.theglobeandmail.com/news/national/in-a-grassland-graveyard-pupils-pay-tribute-to-albertas-long-lost-native-children/article12085870/.

11. *Commission de vérité et de réconciliation*, op.cit., p. 42.